

Sous la direction de Jean-Paul BARBICHE  
En collaboration avec Annie BLONDEL et Rita RANSON

# DES ODYSSÉES À TRAVERS LE TEMPS

Voyages, migrations, découvertes



L'Harmattan

## MARYSE CONDE : MIGRATIONS, EXIL, ERRANCE...

Jean-Christophe DELMEULE  
Maître de conférences - Université Charles de Gaulle - Lille III

De l'exil à l'errance il y a sans doute une pensée de moins : celle du retour. Ou une pensée de plus : celle de l'aventure qui s'écrit dans ce long cheminement sans but, ou dont le but n'est autre qu'elle-même. Entre la posture du poète et celle de l'émigré, du descendant d'esclave qui est né en Guadeloupe, il y a aussi un vide, un vide qui s'écrit et se relate, mais un vide qui apparaît parfois comme une trahison. C'est cette trahison qui sépare et entérine l'errance. Là où se produit l'irréversible c'est dans le déni du retour, dans le rejet du mythe qui devrait dénouer une tragédie que l'histoire et les hommes qui l'écrivent ont imposée aux esclaves. Bien sûr il y a l'horreur du déracinement et du redoublement de l'esclavage que subissent les Africains. Du redoublement, car chez Maryse Condé, l'esclavage n'est pas une invention des colons. Il n'est chez eux que le détournement d'une pratique ancestrale qui soudain ne peut plus se concevoir comme naturelle, légitime. Il est la révélation d'une injustice faite aux hommes et surtout aux femmes, dûment perpétrée par les uns contre les autres. Le drame de l'esclavage développé par la colonisation est d'avoir détourné cette pratique, d'avoir imposé de l'extérieur une autre destination, d'avoir fait éclater les repères qui structuraient le monde et la pensée. Quand l'Afrique n'est plus le point central à partir duquel la pensée s'organise et que l'économie et le cynisme mercantile qui l'accompagne, priment soudain sur la tradition, et la nient :

*Le Lusitania* avec à son bord quelque trois cents esclaves cinglait vers Pernambouc. Sa route n'était pas régulière. Mais misère des temps. N'ayant pu faire le plein à Sao Joao de Ajuda, il avait dû remonter jusqu'à Gorée, ce qui augmentait encore les coûts. Avec tous ces trafiquants anglais, danois, français et hollandais croisant autour des côtes d'Afrique, faisant la cour aux rois africains à coups de barriques d'eau-de-vie, de poudre de guerre et de fusils, la concurrence devenait terrible.<sup>1</sup>

Du coup les fragments qui s'entrechoquent sont marqués de la dépossession. L'un des premiers scandales de l'écriture de Maryse Condé tient à ce refus de poser les Africains en pures victimes et à l'accent mis sur le travail de la dépossession. Il faudrait donc pour se retrouver, pour que cesse cette errance fantomatique, parvenir à reconstruire une légende, prier pour ce retour aux sources. Mais pour Maryse Condé, l'accélération que connaît le monde en interdit l'accès :

Il y a cinquante ans, quand il écrivait le *Cahier d'un retour au pays natal*, Césaire affirmait avec arrogance n'appartenir à aucune des nationalités prévues par les chancelleries. Je me demande si ce n'est pas le cas de la majorité d'entre nous aujourd'hui et si les vieilles catégories de race, nationalité, territoire auxquelles nous nous accrochons ne sont pas devenues caduques. [...] Il y a une centaine d'années il était assez simple de définir les Guadeloupéens, les Martiniquais ou les Haïtiens. [...] Aujourd'hui c'est beaucoup plus complexe. D'abord la Martinique et la Guadeloupe sont devenues des terres d'immigration. [...] Ensuite seulement 30 % des insulaires n'ont jamais quitté leur pays.<sup>2</sup>

Ainsi Maryse Condé rejette l'idée de l'ancrage, de la vérité originelle. Elle doute de la possibilité de retrouver une vérité première, ou dernière. Comme elle le souligne à propos de l'ouvrage de Bernabé, Chamoiseau et Confiant, *L'Eloge de la Créolité* :

Dans leur récent ouvrage *Eloge de la créolité*, Bernabé, Chamoiseau et Confiant édictent des règles à l'intention des littérateurs. Il faut, leur ordonnent-ils, « chercher nos vérités ». Affirmer que l'une des missions de cette écriture est de donner à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la chronique coloniale, ceux qui ont mené une résistance tout en détours et patience et qui ne correspondent en rien à l'imagerie du héros occidental français.

Quelles sont-elles (ces vérités) en cette fin du XX<sup>ème</sup> siècle ? Et qui sommes-nous devenus ?

Déjà une partie de la littérature haïtienne s'écrit en anglais en Amérique ; une autre en français mais au Québec. Une partie de la littérature des îles anglophones prend naissance à Londres et dans ses banlieues. Axel Roehmer, écrivain du Surinam, vit à La Haye et publie à Amsterdam. L'écrivain antillais n'est plus natif-natal et donc n'est plus créole au sens où on l'entendait au XVIII<sup>ème</sup> siècle.<sup>3</sup>

Mais avec Maryse Condé l'effet de rupture est toujours masqué par un autre. Ce qui est en jeu ce n'est pas seulement la mise en perspective de ce qu'elle nomme l'obsession coloniale mais essentiellement la revendication pour un écrivain d'être séparé de sa communauté d'origine, de profiter de cette liberté linguistique et esthétique qui lui est offerte. Refusant de revenir au groupe, à la communauté, elle interdit toute recomposition idéalisée d'un espace qui fonderait une identité et affirme

que la solitude de l'écrivain antillais est la signature de son histoire. Elle cite Wilson Harris : « When one dreams, one dreams alone. When one writes a book, one is alone. »<sup>4</sup>

Le plus grave, ce n'est pas de démontrer que les Africains, niant le droit des femmes ou pratiquant eux-mêmes l'esclavage, ne sont pas uniquement des victimes. Ni que le retour à l'origine n'est souvent qu'une falsification, ou tout au moins un fantasme parfois risqué. Le plus grave c'est de gommer les contours d'une utopie pour en proposer une autre, non plus centrée sur le passé, mais sur un devenir existant au fur et à mesure qu'il se constitue. Cette attitude provocatrice, Maryse Condé l'assume, non par plaisir de la provocation, mais par entêtement créateur.

C'est quand elle refuse d'adhérer à des moules préfabriqués par des maîtres penseurs, de quelque couleur ou origine soient-ils, que Maryse Condé pose le plus radicalement, car le plus librement, les questions qui la préoccupent mais qui ne peuvent en aucun cas étouffer son œuvre : le statut des femmes et l'oppression économique et politique. L'inégalité, la misère... Curieusement elle se détache des archétypes pour mieux réinventer la liberté d'expression de l'écrivain. Non, elle n'adhère pas aux idées féministes américaines, oui elle refuse le clivage entre Blancs et Noirs et a épousé un Anglais. Oui, elle aime le soleil et l'argent. Oui, elle souffre de ne pas être lue, réellement lue. Et cette position la conduit à ne plus rechercher d'attaches définitives :

Il faut continuer à errer. Je crois que c'est l'errance qui amène la créativité. L'enracinement est très mauvais au fond. Il faut absolument être errant, multiple, au-dehors et au-dedans. Nomade. [...] Je crois qu'il est bon qu'un écrivain soit un étranger au monde, à tous les mondes dans lesquels il se trouve. C'est le regard de l'étranger qui est le regard de la découverte, de l'étonnement, de l'approfondissement.<sup>5</sup>

### *Le long voyage de Marie-Noëlle*

Pour cette enfant sans père, l'ironie cruelle était déjà dans la naissance, cette naissance dont on nous dit que l'héroïne en avait gardé un sentiment puissant, actif :

Ranélise lui avait tant de fois raconté sa naissance qu'elle croyait y avoir tenu un rôle ; non pas celui d'un bébé terrorisé et passif que Mme Fleurette, la sage-femme, extirpait difficilement d'entre les cuisses ensanglantées de sa mère ; mais celui d'un témoin lucide, d'un acteur essentiel, voire de sa mère, l'accouchée, lèvres pincées, bras croisés, une mine de souffrance indicible sur la figure.<sup>6</sup>

Cette mère vient de la Désirade ; île qui est en quelque sorte une île de la dépendance, une sous-île, qui vient renforcer la dérive qui touche la première, comme redondance

réductrice, comme enfermement qui s'inscrit dans des contours de plus en plus petits. Chaque paria a le sien qui ne fait que renvoyer au premier sa condition désespérée. Cette île où l'on envoie les pestiférés, qui deviendra une prison, est bien plus qu'un symbole. Elle est la destitution de l'espoir et la négation du lieu. Espace gommé qui ne pourra même pas servir de mirage à la nostalgie. Si les jeux symboliques utilisés par Maryse Condé semblent parfois appuyés, il ne faut pas oublier que la situation des Antilles, son histoire, sont elles-mêmes lourdement tracées, et que pour rendre compte de ce traumatisme irréparable de l'errance première, il faudra en créer une autre, revendiquée dans l'expérience et irrémédiablement liée à l'écriture. La littérature est peut-être une des conditions indispensables de cet apprentissage de la rupture. La force de Maryse Condé tient à cette mise en relief des symbolismes déjà préexistants, mais qui sont encadrés par deux idées absolument inhabituelles : les victimes ne sont pas pures, et toute reconstitution est impossible. En amont de l'horreur, qu'il s'agisse de celle qui frappe une orpheline ou une population dont la seule cohérence tient à la couleur et à l'usage qu'en font les Blancs, aussi bien qu'en aval, par la négation du retour, Maryse Condé brise un contrat tacite entre l'écrivain et le lecteur, mais illusoire, car c'est dans la reconnaissance du fossé qui sépare l'acte d'écriture de celui de la lecture que s'amorce la possibilité du livre.

Tout le roman est construit autour de cette découverte progressive. Marie-Noëlle ne retrouvera pas son père putatif. Elle n'obtiendra pas de sa mère les aveux qui la libéreraient de cet abîme. Et le seul récit que Reynalda acceptera de faire à sa fille sera discrédité. Parce que la mère ne peut pas dire une vérité qui ferait d'elle une complice du viol qu'elle a subi, parce que pour Maryse Condé, il faut repousser l'hypothèse de la certitude. Le roman n'est pas pour elle un outil de revendication et d'exigence réparatrice. Il est le chemin artificiel qui ajoute un cheminement de plus, un égarement nécessaire mais inutile. La distance que prend Maryse Condé par rapport aux grandes explications historiques, aux postures révolutionnaires ou au droit à la révolte n'est que la traduction d'une volonté et d'un choix épistémologique qui refuse à toute morale de se faire passer pour justice exemplaire. Quand elle rappelle les difficultés qu'elle a eues avec ses enfants, un moment délaissés, les désillusions politiques, et l'ironie qui la fait sourire devant les prises de positions des féministes américaines, surtout noires, elle occulte ses activités engagées, les relativise, et surtout libère l'écriture de contraintes qui la priveraient de son essence.

Le voyage de Marie-Noëlle est un double échec. Peut-être même un triple échec. Née dans le récit de Ranélise qui recueille sa mère et qui après le départ de celle-ci l'élève. Arrachée à la Guadeloupe à l'âge de dix ans pour vivre à nouveau avec sa mère, assistante sociale en France, mais sans amour, sans chaleur, Marie-Noëlle va ensuite vivre aux Etats-Unis avec un Anglais d'origine trinitadienne, musicien prodige qui cherche à écrire une *symphonie du nouveau monde*, qui mourra dans des circonstances imprécises. Elle reviendra à la Guadeloupe, à la recherche de son identité. Mais Maryse Condé montre comment, quand le regard est privé de ses racines, quand il est

inévitablement orienté vers l'intérieur, il ne permet pas de trouver les aspérités qui autoriseraient une reconstruction. Il n'y a pas d'anastylose imaginaire, parce qu'il n'y a pas de racines à retrouver. L'écriture est ici le matériau de la quête mais aussi et surtout l'espace de la solitude et de la migration. Quand Marie-Noëlle revient à la Désirade elle n'obtient de sa grand-mère qu'un déni de récit. Non, Reynalda n'a pas été violée, non, le bijoutier qui l'employait n'est pas son père. Non, elle-même, Nina, n'a pas participé avec sadisme au viol de Reynalda. Et, dans l'attente de la jeune femme, il y a ce passage égaré, cette vision que fait Marie-Noëlle et qu'écrit Maryse Condé :

Ils s'embrassaient comme les bêtes qu'ils étaient. Ensuite, sa figure blanche comme celle d'un fantôme sous sa coiffe épaisse de cheveux bouclés apparaissait dans l'échancrure du rideau de cretonne qui partageait la chambre en deux. Il grimaçait un sourire et puis, il entra en me disant avec son fort accent italien : – Ça va, ma petite poulette ? – Ma maman entra à son tour. Elle s'asseyait auprès de moi et regardait ce qui se passait. Des fois, elle me tenait ma main ou mon pied. Quand je pleurais, elle me répétait : – Tu ne sais pas ce que tu aurais enduré si c'est un vie nèg qui t'avait fait la même chose.<sup>7</sup>

Qu'est-ce qui est le plus terrible ? Le souvenir de ces séances quotidiennes, de cette participation de la mère au viol de sa fille, ou le récit reconstruit sur le vide et l'absence que la petite-fille élabore en perdant peu à peu toute certitude, et particulièrement celle de pouvoir savoir. *Desirada* est un livre sur le sentiment de la perte. Marie-Noëlle apprend à se priver de l'idée du retour à la source. L'écriture ne prouve rien, ne retrouve rien, n'authentifie aucun lieu ni aucun fait. Elle erre. Comme le dit Glissant :

L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer. De quitter ces leçons de choses que nous sommes si enclins à semoncer, d'abdiquer ce ton de sentence où nous compassons nos doutes [...] et de dériver enfin.<sup>8</sup>

L'enquête menée par Marie-Noëlle pour retrouver ses origines n'est que l'apprentissage progressif de l'oubli, et de la substitution d'un texte à un autre :

Ce qu'on oublie, c'est déjà de l'événement traité, de la matière interne, en quelque sorte ; non pas de l'extériorité absolue, indépendante, mais le produit d'un premier traitement (l'impression) dont l'oubli n'est peut-être que la suite naturelle.<sup>9</sup>

## Ségou

Cette errance, Maryse Condé l'avait déjà découverte avec *Ségou*, livre en deux tomes dont les titres sont significatifs : *Les murailles de terre*, *La Terre en miettes*. *Ségou* est l'ouvrage qui l'a rendue célèbre, peut-être plus pour le jeu entremêlé de la vie

personnelle et du récit, du contact avec une Afrique qui évolue et qui rapidement lui laissera une impression de désenchantement. Comme les personnages de cette saga, Maryse Condé ne trouvera pas ce point nodal qui aurait dû produire un sens déjà perdu. Comme elle le dit à propos de la Guinée où elle a vécu un temps :

Quand je suis arrivée, les gens m'ont tout d'abord acceptée sans aucun problème parce qu'il semblait que j'allais faire partie de la société malinké. Les difficultés ont commencé quand on s'est aperçu qu'en fait, bien que noire et mariée à un Guinéen, j'étais quelqu'un de différent. Je venais d'ailleurs.<sup>10</sup>

Cette différence c'est aussi celle de l'artiste, celle qui le traverse. Pour Maryse Condé les vrais migrations sont internes. Elles sont le produit d'un refus : celui de la dichotomie qui permettrait de rejeter sur l'autre le sentiment de l'extériorité, en construisant une morale de la différence :

Il m'est presque impossible de m'intégrer dans les milieux noirs aux Etats-Unis. Les Africains-Américains continuent, pour des raisons historiques que je comprends, à diviser le monde en deux.<sup>11</sup>

Au désir de resserrement répond inévitablement un éclatement, une diffraction qu'il faut assumer dans et par l'écriture. Entre l'abandon définitif et la croyance illusoire s'ouvre un espace qui est celui du déplacement. Si Marie-Noëlle errait de lieu en lieu pour mieux ne pas se trouver, ici les personnages et les acteurs de *Ségon* sont jetés aux quatre vents de la pensée et de l'histoire. A partir de la « faute » de Dousika Traoré, de sa condamnation, c'est toute une famille qui va être éparpillée. *Ségon* est un roman de la dissémination. Chacun est désormais contraint à l'écrance. Migrants perpétuels, même lorsqu'ils rejoignent leur ville natale, les personnages ne cessent de couper eux-mêmes leurs racines. Les uns sont soumis. Les autres révoltés. Les femmes esclaves, violées, se suicident dans les puits pour empoisonner l'eau et se venger du drame que les hommes leur ont imposé. Certains sont condamnés à mort à cause de leur foi dans une religion nouvelle, d'autres à cause de leur attachement aux traditions. La culture occidentale brisera définitivement toute cohésion, toute appartenance. A la violence militaire et religieuse correspond une autre violence, bien plus terrible encore, une désincarnation de l'identité. Même l'amour, l'amour fondamentalement physique et charnel, même l'amour est organisé comme un drame. Femmes privées des hommes, devenus guerriers, enrôlés de force ou perdus sur des routes de plus en plus lointaines. Hommes privés de ces corps qui s'offrent malgré tout ou qui refusent de se soumettre ou s'incarnent dans un puritanisme mimétique. Ainsi ces esclaves revenus du Brésil qui fondent une communauté chrétienne. Et lorsque certaines figures se détachent, telles celles de Tiékoro dans sa foi musulmane ou de Naba qui est devenu esclave par amour et dont le caractère étrange le fera condamner à mort, elles sont des contre-exemples de la réussite. Aucun modèle ne résiste à la destruction par les mots. L'écrivaine a décidé de priver le lecteur, et de se priver, d'un corpus consensuel mais

mensonger. Pourquoi tous ces êtres sont-ils dans l'errance ? Parce que Maryse Condé se refuse à toute mythologie. Les conditions d'expression des milieux et des cultures ne cessent d'évoluer. Et lorsque l'histoire semble s'abattre comme l'Islam sur Ségou ou les Blancs esclavagistes sur le continent africain, ce sont les articulations d'une logique qui s'effacent dans un double mouvement : l'élargissement qui dissout et détruit les cadres de la pensée, et l'inscription dans un lieu de plus en plus mince des contradictions qui sont révélées par l'irruption de l'autre. Maryse Condé est étrangère, migrante, exilée, regard dissocié qui se soustrait à toute alliance prédéterminée, non pas parce qu'elle est ballottée par la vie, mais parce qu'elle inscrit dans le discours le refus de l'ancrage et la revendication de la « bizarrerie » :

C'est là que j'ai découvert le chauvinisme, le racisme, l'intolérance des deux communautés blanche et noire. Pour les deux, j'étais une étrangère, un être bizarre, une femme noire parlant français et mariée à un Anglais. [...] Pour me défouler, j'ai écrit *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem*.<sup>12</sup>

*Ségou* est à la fois ce roman qui montre comment un monde peut disparaître parce qu'il n'est que présupposé, mais aussi comment cette reconnaissance de la position relative, conduit à opposer l'art à la politique, quand elle devient l'ombre de ses principes.

Je crois qu'il est bon qu'un écrivain soit un étranger au monde, à tous les mondes dans lesquels il se trouve. C'est le regard de l'étranger qui est le regard de la découverte, de l'étonnement, de l'approfondissement.<sup>13</sup>

L'écriture doit donc affirmer son mouvement propre, non comme engagement, mais comme dérangement : « Même *Ségou* est fait pour embêter les gens, pour dire les choses que les gens n'ont pas eu envie de voir jusqu'à maintenant. »<sup>14</sup>

### Les derniers rois mages

Si dans la tradition biblique, les rois mages sont venus d'Orient pour faire allégeance au fils de Dieu et lui offrir les présents les plus fabuleux, les rois mages de Maryse Condé ne sont que des âmes errantes, arrachées à leur pays et à leur royaume. A nouveau le lecteur retrouve ces Africains que le pouvoir politique a menés en terre aporique : soit ils collaboraient, soit ils étaient évincés. En tout état de cause ils étaient niés dans leur grandeur, et dans leur identité. L'homme blanc est algèbre, il compte sur ses principes, les concessions qu'il accorde et les jugements qu'il rend. Il est incapable de comprendre qu'une autre pensée puisse exister. La culture des Blancs, dont la folie missionnaire est l'ultime délire, ne refuse pas de prendre l'autre en considération. Elle en est purement et simplement incapable. Il n'est que ses aunes pour mesure et ses critères comme valeurs. Du coup, le compromis est impossible. Les rois africains, exilés en Martinique, auront beau écrire à la France, celle-ci ne reconnaît pas leurs prétentions. L'ancêtre pourra au mieux mourir en Algérie. Mais l'Algérie est-elle plus



proche du Bénin que la Martinique ? Roi déchu et errant, fils de la panthère, dont l'ombre pourra glisser dans la nuit, mais Roi à jamais éloigné. De l'autre côté, Spéro, le descendant martiniquais de ce roi en exil, descendant bâtard et rejeté, qui ne possède pas le « certificat de naissance » que lui réclame le professeur parisien, l'expert. Spéro qui ira faire ses études à Lille, mais qui ne travaillera jamais véritablement, peintre raté, époux d'une Américaine enfermée dans sa volonté hagiographique. Spéro le solitaire, l'amateur de femmes, envers quotidien et dérisoire d'une destinée grandiose. Ni le roi déchu, ni le peintre de langue française, dérouteré aux Etats-Unis, ne trouveront leur chemin. Spéro ne se suicidera même pas :

Non ! Pas pour lui ! Il faut du courage pour braver la mort et devancer son temps. Sa lâcheté même le retenait sur la terre et un restant de goût de vivre résistait à tout, tenace comme feu de boucan qu'on croit étouffé sous les feuilles et les mauvaises herbes. Il marcherait tous les pas qui lui restaient à marcher sur le chemin de son existence.<sup>15</sup>

Un à un, les héros, orphelins de l'espace, perdent leur prestige. C'est dans le renoncement à l'épique et à l'héroïsme que les personnages résonnent d'humanité. Plus encore pour ces hommes qui ont subi le déracinement que pour tout autre, la marche forcée de leur vie prend sens. Ils ne sont pas des conquérants et des missionnaires. Ils ne sont que les jouets du fantôme de l'universalité. Et du coup leur apparaît leur dérision – leur petitesse. La folie de l'autre a introduit une démesure irréparable. Il aurait fallu pouvoir la combattre. Mais son effet dévastateur est aussi la preuve de son efficacité. C'est donc en refusant l'appartenance, et soudain en distanciant toute adhésion à un modèle sédentaire, que l'écrivain antillais peut assumer et dépasser le piège dans lequel on a voulu l'enfermer.

Qu'il s'agisse de l'histoire d'une jeune fille qui renonce peu à peu à la connaissance de son origine, d'une saga qui décrit l'éclatement d'une société et d'un royaume ou de l'exil dédoublé d'un roi africain et d'un peintre antillais aux Etats-Unis, les trois romans de Maryse Condé interrogent le même lieu : l'éloignement. Mais un éloignement qui ne se mesure pas physiquement, qui n'est pas matérialisé, car les points qui permettraient la mesure de la distance sont inexistants. Inexistants, car trop nombreux ; à quelle antériorité se rattacher ? Inexistants parce que mythiques. C'est la mythologie qui justifie l'appartenance et elle suppose une adhésion, qui ici est un repli, une vision totalisante inacceptable. Il y aurait imposture dans cette revendication et la revendication apparaîtrait comme une idéalisation. Paradoxalement l'écriture romanesque hante le lieu de l'errance mais se refuse à toute sédentarisation.

Ecriture en nomadisme de la pensée quand cette pensée se déconstruit à chaque mouvement.

## NOTES

1. Maryse Condé, *Ségou. Les murailles de terre*, Paris : Pocket Laffont, 1984, 123.
2. Maryse Condé, « Chercher nos vérités », in *Penser la Créolité*, Paris : Karthala, 1995, 307-308.
3. Ibid., 309-310.
4. Ibid., 310.
5. Françoise Pfaff, *Entretiens avec Maryse Condé*, Paris : Karthala, 1993, 46.
6. Maryse Condé, *Désirada*, Paris : Robert Laffont, 1997, 13.
7. Maryse Condé, op. cit., 208.
8. Edouard Glissant, *Tout-monde*, Paris : Gallimard, 1993, 145.
9. Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris : Payot, 1998, 24.
10. Maryse Condé, *Entretiens*, op. cit., 24.
11. Ibid., 36.
12. Ibid., 39.
13. Ibid., 46.
14. Ibid., 49.
15. Maryse Condé, *Les derniers Rois mages*, Paris : Mercure de France, 1992, 310.